

76) L'Empereur Alexandre au général, le duc de Richelieu.

St-Pétersbourg, le 18 septembre 1811.

J'ai reçu votre aimable lettre, mon cher général, et je vous en exprime toute ma reconnaissance.

La description qu'on me fait du pays, où Vous Vous trouvez de la manière dont vous l'administrez, et des résultats étonnants que vos soins ont produits, a augmenté encore, s'il est possible, tous les regrets que j'éprouve des obstacles qui se sont opposés à mon voyage.

Les circonstances sont telles que je dois me trouver à mon poste, pour être à même de diriger l'ensemble des mesures, chose qui n'est possible que dans le lieu, où toute l'administration se trouve réunie.

Je vous assure que le temps n'est pas perdu et que le travail de notre organisation militaire se pousse avec une grande persévérance. Nous avons eu une armée de réserve de 80,000 hommes, sans compter les 50,000 que forment les bataillons et escadrons de réserve. Nous allons en avoir une de 130,000 et, avec les 50,000 cités, cela fera 180,000, tandis que les premiers 80,000 vont entrer dans les rangs de l'armée active.

Tout ce que vous me dites sur l'utilité de la paix avec la Porte est bien vivement senti par moi. Si je pouvais la faire aux conditions dont vous me parlez, je l'aurais conclue dès aujourd'hui, mais jusqu'ici les Turcs ne veulent entendre parler d'aucune cession quelconque, et je vous demande un peu s'il y a décence et possibilité, dans le siècle où nous vivons, de nous en retourner derrière le Dniester? Cela n'est pas possible.

Si, indirectement, vous aviez le moyen de faire quelques insinuations tendantes au but de conclure la paix, aux conditions contenues dans votre lettre, cela serait un service essentiel que vous me rendriez. Toutefois, communiquez-moi vos idées à ce sujet.

Il paraît que cet hiver se passera encore tranquillement, mais le printemps prochain pourrait fort bien être l'époque de l'explosion de cette fatale guerre.

Si, entre temps, nous pouvions conclure notre paix avec la Turquie, décemment, cela serait un grand point de gagné.

En attendant, je m'occupe des moyens à vous faire avoir le secours demandé pour les habitants de la Crimée, et je me fais moi-même l'avocat de cette affaire.

La manière, dont vous me rassurez sur les précautions que vous pre-

nez pour votre course en Crimée, me calme un peu, car j'avoue, que ce voyage à cheval m'inquiète assez. Mais je compte sur votre prudence.

Persuadez-vous qu'estime et amitié les plus vraies vous sont vouées pour toujours. Tout à vous.

Alexandre.

Voici une ancienne lettre que le duc de Serra Capriola a mise à ma disposition, pour que j'en fasse usage, quand je le jugerai à propos. Elle est adressée au comte Ludolph, ministre de Sicile à Constantinople. Ce sont des directions que le duc lui donne, pour hâter la conclusion de la paix avec nous. Tâchez de la faire passer à sa destination. La réponse au duc, adressez-la à moi.

77) Le duc de Richelieu à l'Empereur Alexandre.

Odessa 1811.

Sire.

J'aurais de la peine à vous exprimer à quel point j'ai été touché en lisant la lettre que Votre Majesté Impériale a daigné m'écrire. La confiance et la bonté que vous voulez bien me témoigner resteront à jamais gravées dans mon cœur.

Quand donc le génie du mal cessera-t-il de lutter dans notre triste Europe, contre celui du bien! Peut-on penser de sang-froid à tout celui que vous auriez fait à la Russie, si la colère de Dieu n'eût pas suscité le perturbateur du monde dont l'influence s'étend. Ce que Votre Majesté Impériale dit sur la probabilité d'une explosion prochaine et sur les mesures de défense que vous préparez, est si plein de justice, qu'il ne reste plus qu'à faire des vœux pour que le succès couronne vos efforts.

Permettez-moi, Sire, d'être aussi l'interprète de la reconnaissance publique pour les bonnes dispositions, où vous vous trouvez, par rapport à la paix de Turquie. Les sacrifices que vous êtes décidé à faire devraient assurément amener la paix, et après tout ce qu'on m'avait écrit de l'armée, je devais croire que les Turcs sentaient de leur côté la nécessité de céder quelque chose. Des nouvelles que j'ai eues à Caffa, de Constantinople, disent également qu'on croit un rapprochement possible, en cédant quelque chose de chaque côté. J'ai profité d'une occasion très-sûre pour envoyer au comte Ludolph la lettre du duc de Serra Capriola, et j'y en ai joint une de ma part où, sans entrer dans aucun détail, je l'engage à me communiquer ce

qu'il pourrait apprendre des dispositions des Turcs pour la paix. Si Votre Majesté le jugeait à propos, il serait possible d'employer le ci-devant capitán-pacha qui réside à Nicolaïew. Je crois qu'il serait très-propre à faire connaître à la Porte les intentions pacifiques de Votre Majesté. Tant que celle-ci a cru que nous insistions sur la cession des deux provinces, il n'est pas extraordinaire que ne voulant pas négocier sur cette base, elle ait annoncé ne vouloir rien céder; mais il me semble que si elle était informée que nous ne voulons conserver qu'une partie de ce que nous avons conquis, on pourrait espérer un arrangement prompt. Votre Majesté voudrait-elle me donner ses ordres, et me faire savoir si elle approuverait que je misse en mouvement le capitán-pacha. C'est un homme d'un grand sens, et qui voit bien l'état de l'Europe tel qu'il est. Je joins ici, d'après vos ordres, ma réponse au duc de Serra Capriola.

A mon retour d'Anapa, j'entreprends, d'après l'assentiment de Votre Majesté, une petite expédition contre le seul peuple circassien qui n'ait pas encore fait la paix avec nous. Le but que je me propose, sans toutefois être sûr de réussir, est de le forcer à la paix, c'est-à-dire à rester en repos, et donner des otages. Alors toute notre ligne étant assurée, nous pourrions ôter au moins 8 bataillons, dont 6 d'excellents chasseurs, qui pourraient être utiles ailleurs. Les cosaques étant suffisants pour s'opposer aux petites voleries, qu'il est inutile d'espérer de voir finir. Il serait désirable de parvenir à faire garder toutes nos frontières pas des cosaques ou milices, afin d'avoir toutes nos troupes disponibles sur la seule frontière importante, celle de la Pologne. Avant de finir cette lettre, dont je dois supplier Votre Majesté d'excuser la longueur, permettez-moi de vous parler d'une petite affaire qui me regarde personnellement. On aura peut-être déjà dit à Votre Majesté le désir que j'avais d'aller faire cet hiver une course à Vienne. Il y a 5 ans que j'y ai placé 4 mille ducats, malheureusement en florins, ce qui me ferait perdre les $\frac{4}{5}$ de cette somme, si je n'avais pas affaire à quelqu'un de délicat. Je voudrais retirer cet argent, et m'arranger de manière à perdre le moins possible. Quelque important que soit d'après cela ce voyage, dans ma situation, je le sou mets entièrement à Votre Majesté, la suppliant de disposer de moi sans aucun ménagement.

Si vous croyez que mon absence puisse être de quelque inconvénient, je renoncerais sans aucun regret à ce voyage; ce serait un bien petit sacrifice auprès de ceux que je serai toujours disposé à faire à Votre Majesté.

Je n'ai pas besoin de vous renouveler, Sire, l'hommage de mon pro-

fond dévouement; les bontés dont vous ne cessez de me combler, vous donnent chaque jour de nouveaux droits à ma reconnaissance; mais rien ne peut accroître le sentiment du tendre attachement que je vous ai voué depuis que j'ai eu le bonheur de vous connaître. Daignez l'agréer, Sire, ainsi que le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Majesté Impériale.....

78) Le duc de Richelieu à l'Empereur Alexandre.

Novembre 1811,

Malgré la crainte que j'ai d'importuner Votre Majesté Impériale par mes fréquentes lettres, j'espère qu'Elle voudra bien me pardonner de lui dire deux mots du départ de Madame N. après un voyage de près de deux mois dans ces contrées.

Notre course à Anapa s'est très-bien passée; nous avons vu force Circassiens qui, depuis la paix faite avec les nations des environs, viennent y faire le commerce; ils ont été un peu étonnés de voir d'aussi belles dames se promener paisiblement au milieu d'eux.

Je voudrais bien que l'expédition que je vais faire, de l'autre côté du Kouban, amenât un état de choses tel que celui-là, dans la partie de la frontière qui n'est pas encore tranquille. Si, d'après la lettre, que j'ai eu l'honneur d'adresser dernièrement à Votre Majesté, Elle avait quelques ordres particuliers à me donner, peut-être trouverait-Elle à propos de les envoyer d'abord à Madame de N. qui, de l'endroit où elle recevrait l'estafette, me l'expédierait plus loin.

D'après les événements, je ne crois pas que le moment soit favorable pour négocier avec les Turcs. Le passage du Danube, et le séjour que le grand vizir fait de ce côté font que leurs prétentions doivent être considérablement enflées; mais si nos armes, ou les pluies de l'automne, les forçaient à repasser le Danube, ce serait l'instant de saisir pour négocier, et tâcher de finir cette guerre. Aux embarras qu'elle cause à présent on peut juger des suites funestes qu'elle aurait, si nous étions dans le cas d'en soutenir en même temps une autre sur la Vistule.

Je me flatte que Votre Majesté, pénétrée comme Elle est de la nécessité d'en finir avec les Turcs cet hiver, trouvera le moyen d'y parvenir; vous n'aurez jamais fait, Sire, rien de plus important pour le bien de vos peuples.

Daignez, Sire, me conserver quelque bonté, et permettre que je mette à vos pieds l'hommage de l'inaltérable dévouement et du profond respect...

79) Le duc de Richelieu à madame de Montcalm.

Ekatherinodar, sur le Kouban, le 24 octobre (5 novembre) 1811.

Il y a près de deux mois que j'ai quitté Odessa, et j'ai voyagé tout ce temps avec une société charmante, composée de Madame Nariskin, la plus jolie femme de Pétersbourg, et trois autres aimables jeunes personnes qui l'accompagnaient. Nous nous sommes séparés mercredi à Taman, et maintenant je vais faire un voyage d'un autre genre, en plus nombreuse, mais moins agréable compagnie. D'ici à 3 ou 4 jours, je passe le Kouban, avec un corps de 8 mille hommes, pour tâcher de réduire le seul peuple circassien qui n'ait pas voulu se soumettre, après l'expédition que j'ai faite cet hiver, et la prise de la dernière forteresse que les Turcs eussent dans ces contrées. Comme nous ne leur demandons rien, que de rester tranquilles, il semblerait que la paix ne serait pas difficile à faire entre nous, et cependant, plutôt que de renoncer à leurs brigandages, ils aiment mieux s'exposer à être ravagés deux fois par an. J'espère que cette fois pourtant je les y déciderai, car je compte y mettre autant d'obstination qu'eux. Cette guerre peu dangereuse ne laisse pas d'être fatigante, parce qu'il faut toujours bivouaquer, et qu'on est privé de toutes les commodités quelconques.

Quand cette expédition sera terminée, je vous écrirai pour vous en apprendre le succès. Je ne pense pas pouvoir retourner à Odessa avant six semaines; au total, je n'y aurai pas tout à fait été deux mois cette année, et j'aurai fait plus de 2,500 lieues de chemin.

Je mène la vie la plus vagabonde qu'on puisse imaginer, mais comme c'est le seul moyen de faire quelque bien, dans l'immense et nouveau pays qui m'est confié, je prends mon parti là-dessus. Vous avez bien raison, ma chère amie, la seule consolation dans la position, où je me trouve, est de pouvoir faire quelque bien, c'est aussi la seule à laquelle je prenne